

« chroniques »

par Yael Uzan

#05 – CECI NE TIENT QU’A »



Photo. Y. U

1 | DU MONDE ET INVERSEMENT

FIERTE DE L’HUMAIN TEMERAIRE SOUS SA VULNERABILITE.
FIERTE DE L’HUMAIN DISCRET SOUS SON ALTERITE.
ET SI AVEC LUI,
LE DESORDRE DU MONDE S’INVERSAIT ?

2 | DU REEL AUX MOUSTIQUES

Lever la tête et lire ces quelques mots
inscrits sur le Palais de Chaillot - côté Tour
Eiffel

*/ Tout homme crée sans le savoir /
Comme il respire / Mais l’artiste se sent
créer / Son acte engage tout son être /
Sa peine bien-aimée le fortifie /*

*Un peu plus loin sur l’aile Passy, côté
Trocadéro, lire encore*

*/ Il dépend de celui qui passe/ Que je
sois tombe ou trésor / Que je parle ou
me taise / Ceci ne tient qu’à toi / Ami,
n’entre pas sans désir /*

Rendre hommage à l’homme modeste,
comme on le ferait d’un artiste resté inconnu
de son vivant. Il collectionne ses humbles
trouvailles dans la rue, les offre au regard de
ceux qui passent par là. Un plongeon dans le
presque rien, ce qui échappe au regard, ce
qui est jeté, abandonné. *Avez-vous
remarqué, qu’ils prolifèrent avant l’orage,
puis disparaissent quelque temps ?* Sous sa
tente, il les guette, les écrase, les aligne
proprement près de lui et au petit matin les
glisse, un à un, sous des verres Ikéa – série

de cadres découverte un jour boulevard saint
Antoine. Une collection de cadavres de
moustiques, réunis, exposés au grand jour.
Une impulsion de domestication, une mise
au pas de l’animal ailée. Il leur coupe les
ailes. S’il s’écoutait, en ferait-il de même
avec les piqures qui couvrent son corps ?
Leur zonzonnement rompt le silence de sa
tente et de ses soirées solitaires. *Ne sont
maintenant que de vagues traces, petits
points noirs enfermés, nature morte, tant
pis, ne méritent pas mieux.* Collectionner
tout ce qui lui tombe sous la main, ou
s’écrase entre ses doigts, pour... Pour lui-
même ne pas se consumer ? Collectionner,
collectionner toujours plus, collectionner ses
collections... Pour... à chaque butin,
inventer des accointances, de doux rêves de
rencontres ? Se fabriquer une famille
choisie, un ventre de mère ? Quelqu’un
photographie ses espaces de coin de rue –
banc public, arrêt de bus, bout de pont,
entrée de poste, recoin d’immeuble, couloir
de métro... Il sait ce passant un ami
imaginaire, et peu lui importe. Il est si seul
et aime raconter. Il ne raconte pas tout, pas
ses coulisses, ses mascarades, ce ‘jamais
accès à rien’ qui le casse. Il ne révèle pas
comment, minable vagabond des maisons de
correction, il se venge de sa honte, et
comment son humiliation le paralyse sans

jamais empêcher l'appel mortifère. Mais il devise volontiers sur cette consistance particulière du temps qui le porte quand il est en quête de ses collections, cet autre temps qui lui file entre les doigts quand il réalise ses expositions. Comme en rêve, Il oublie, et la logique s'inverse. De 'regardé' il devient 'regardeur'. La petite communauté du quartier, s'étonne, s'inquiète, s'amuse de sa poésie urbaine, s'arrête quelques secondes, parfois quelques minutes. L'homme entend les rumeurs circuler, n'évite pas les plaintes, on se méfie. Il en rajoute même, joue de sa séduction d'épouvantail, étale son consumérisme de bricoles cassés, décharnés, ses croutes de peintures, pages de livres arrachées, vieilleries d'affiches... les conjugue à son talent d'archiviste en errance – bulletins scolaires rouge de stylo, photos déchirées, jetées aux oubliettes... Au milieu de ce fatras, invisibles à l'œil nu, il les emboîte à ses carnets de rêves... Collection après collection, exposition après exposition, ne songe pas à être, même pas à oublier. Il s'immerge, collectionne avec dégoût et plaisir, d'autres que soi.

3 | AVEC C. LISPECTOR, GARDER LA TÊTE HAUTE

Regarder plus haut. Observer ce qui dépasse l'horizon direct, apercevoir sur un mur un chat jaune s'étirer tout souriant, peint à la bombe au détour des murs du monde - obsession d'un graffeur, underground au moins à ses débuts. Ne porte pas malheur ce chat-là, il n'est pas noir. Oser ce petit geste de - lever la tête, rester la tête haute, résister au dos courbé qui plonge sous l'échelle. S'élever vers le ramage des arbres, surprendre dans les airs, suspendues à leurs manches, quelques sorcières à balai - aucune crainte, le bois porte bonheur - les charpentiers ne tombent jamais des toits, et dans le nord de Sumatra, sur les *pustaha*, sur des livres en écorce sont consignées les recettes et les procédures de rites divinatoires permettant d'entrer en lien avec les esprits. Ceux qui gardent la tête haute sont les élus. Ils savent accueillir les gestes pratiques et les savoirs ancestraux - les maléfiques - celui d'un chamane australien qui chante le nom de sa victime, puis pointe son os pour provoquer sa mort – ou les bénéfiques - celui du dieu du panthéon mochica, qui grâce à une amulette ou une boisson hallucinogène, convoque les esprits protecteurs - Ceux qui gardent la tête haute - se sachant malgré tout faillibles,

s'entourent parfois d'un bestiaire sorcier. A l'heure où le jour bascule du soir au crépuscule, ils n'hésitent pas - au Gabon, se dédoublent pangolin, en Afrique du sud oryctérope, dans nos contrées chauve-souris ou moustique, puis convoquent un génie, un démon, un esprit ou un ancêtre, mettant ainsi toutes les chances de leur côté (cf *le malleys mellificarum*). Chances bien plus probables que cette superstition du trèfle à quatre feuilles un vendredi 13, répandue par quelque bête.

L'écriture automatique fait partie du package de sorcellerie. C'est à ce jour la seule à laquelle j'ai accès. Je l'exerce et reviens vers vous.



Sylvie Auvray, artiste plasticienne – Broom - Gallery M. Simmeti. Milano – 2019

Elle lève la tête. Elle reste là. Immobile. Son corps est raciné jusqu'à son faite. La presque nuit glisse le long de son cou, exhale par vagues discrètes une fraîcheur inespérée. Instant de l'inversement. Le bruit de la cohue se dénude. A pas de velours, le silence prend les devants. Son dos dressé du houpplier jusqu'au bassin, la soutient. A ses pieds, l'attrait terrestre lutte avec ses ailes prêtes à l'envol. Elles vont se déployer. Elles s'apprêtent à. L'œil fixe, la tête haute. Partir. Elle attend le déplier de sa décision. Elle ne cherche rien, ne pense rien. Son visage, une soie lisse comme le ciel. Ses lèvres légèrement entrouvertes, aspirées par un filet d'air, insignifiant, celui d'un moineau dans son nid qui pépie en s'endormant rassasié. Si peu bouge. La lumière s'étire comme un élastique fatigué. Son œil, une feuille suspendue. Une larme enfouie au creux de ses nervures. Elle perle, irisée sur ses pourtours, informe, solitaire. Minuscule compagne. Elle hésite. Se cramponne. Enroulée sur elle-même. Au bord. Lourde. Ne pas s'aviser de l'approcher. Elle tomberait aussi sec.

Lui en bas, la tête haute, aveuglé par sa petite robe rouge dans le ciel. Le soir tombe. Nuages diffus tout autour d'elle. Frêles, si frêles, ce tissu et sa silhouette. Même l'air ne dit mot. Une buée sur ses verres de lunettes. Toute transparence obstruée. Un alignement insondable, informe. Sa robe rouge, un corps à corps, un peau à peau, si doux. Qui épouse l'autre. Un à un dans un tout. Il ne bouge pas. Surtout pas. Tremblement des contours. Son souffle, et sa robe.